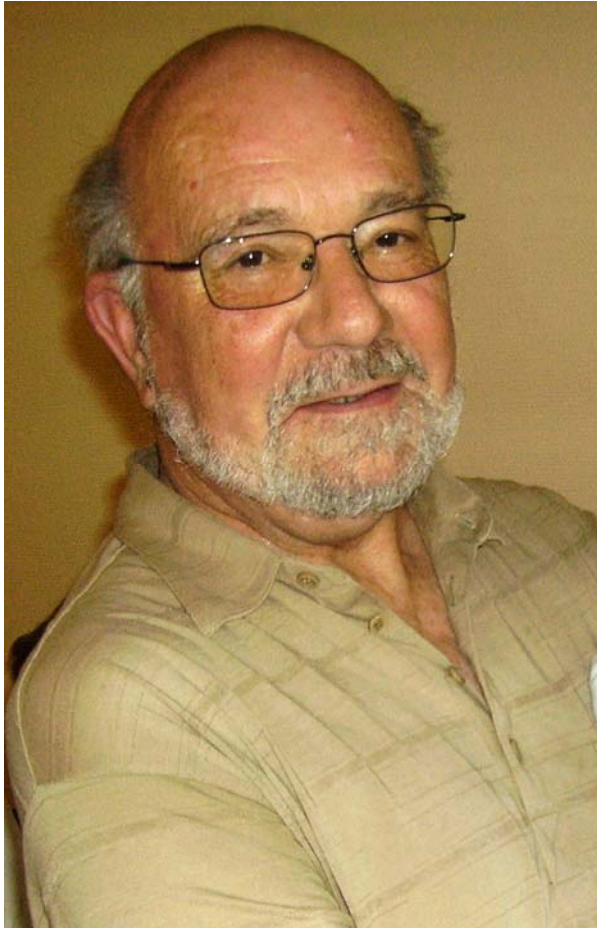


Louis Jean-Claude Massé (1937-2013)

Joël Boustie, Audrey Chambet, Joël
Esnault et Jean-Yves Monnat



Jean-Claude Massé en 2006

Louis Massé ? Jean-Claude Massé ? Ces interrogations, beaucoup de ceux qui l'ont fréquenté se les sont posées de manière récurrente au long de sa vie. Comment expliquer pareil embarras, en particulier chez des personnes qui le connaissaient assez bien ? L'histoire, étrange, mérite d'être contée.

Né le 3 décembre 1937 à Paris, il fut rapidement déclaré à l'état civil par son père, Louis Hervé Massé. L'intention de ses parents était bien de le nommer Jean-Claude, mais le fonctionnaire inscrivit par inadvertance le premier prénom du père, après quoi il se montra réticent à raturer son registre. Intimidé sans doute par cette attitude, Louis Massé se dit alors que peu importait et que cela n'empêcherait pas de le nommer Jean-Claude

dans la vie courante. Comme prévu. L'état civil enregistra donc les deux prénoms, Louis Jean-Claude. S'étant entendu appeler Jean-Claude tout au long de son enfance par sa famille et ses amis, c'est tout naturellement qu'il se présenta sous le nom de Jean-Claude Massé au baccalauréat. Mais voilà, l'administration de l'éducation nationale ne connaissait qu'un Louis Massé qui, pour elle... ne s'était pas présenté. Collé, alors qu'il était bon élève et qu'il était persuadé avoir bien réussi les épreuves ! Rattraper l'affaire se révéla très laborieux, si bien qu'après plusieurs mésaventures analogues, il décida de ne plus signer que de son prénom officiel, ses proches continuant bien entendu à le nommer Jean-Claude. D'où l'embarras des personnes auxquelles il avait été présenté sous son prénom officiel et qui entendaient « Jean-Claude » de la part de ses amis.

Après l'obtention du bac, en 1955, il entame ses études universitaires à Rennes. Son cursus s'achève en 1959 par l'obtention de la mention « très bien » au certificat de troisième cycle intitulé « géographie botanique et écologie » et, dès septembre de la même année, Henry des Abbayes, professeur de botanique à l'université de Rennes, lui propose le sujet d'une thèse sur les lichens des affleurements rocheux dits « cambriens » des environs de Rennes. Rude projet que celui-là pour ce jeune étudiant frais émoulu de ses études de sciences naturelles et n'y connaissant, pour l'heure, rien aux lichens. Il le mènera pourtant au mieux, compte tenu surtout des moyens de l'époque, passant avec succès sa thèse d'université — *Recherches phytosociologiques et écologiques sur les lichens des schistes rouges cambriens des environs de Rennes (I.-et-V.)* — en décembre 1962. Pendant près de trois ans, Jean-Claude Massé sillonne en scooter les hauteurs de schistes et de grès qui s'étendent sur près de 50 km d'est en ouest, du sud de Rennes aux confins de l'Ille-et-Vilaine et du Morbihan. Dix-huit stations soigneusement étudiées dans lesquelles il effectue 246 relevés détaillés. Ce travail considérable aboutit au recensement de 160 taxons environ, exclusivement saxicoles et terricoles. Au-delà de cet inventaire, Louis Massé inscrit surtout son travail dans le cadre de la sociologie des lichens, démarche

novatrice en France au tout début des années 1960, en particulier dans le domaine des groupements saxicoles. Sur les schistes rouges et à leur contact avec la végétation phanérogamique environnante, il recense ainsi 14 associations, dont 12 purement saxicoles parmi lesquelles trois sont nouvelles. Il commence également à s'intéresser de près au métabolisme azoté des lichens, en particulier des espèces ornithocoprophiles pour lesquelles il décrit l'association à *Candelariella coralliza* (*Candelarielletum corallizae* Almb. ex Massé) très représentée sur les crêtes rocheuses qu'il prospecte.



***Aspicilia leproscens* (haut) et *Caloplaca littorea* (bas), deux lichens littoraux identifiés pour la première fois en France par Jean-Claude Massé.**

Après sa thèse, recruté comme assistant délégué à la faculté des sciences de Rennes en octobre 1960 puis titularisé un an plus tard, il poursuit et étend ses recherches sur les lichens saxicoles et terricoles à l'ensemble Bretagne puis du Massif armoricain. De ses innombrables visites à tout ce que le Massif armoricain compte comme affleurements

rocheux, des crêtes finistériennes à la Roche d'Oëtre, dans l'Orne, aux rochers de Saint-Léonard-des-Bois dans la Sarthe ou ceux d'Argenton-le-Château dans les Deux-Sèvres, il ramène des milliers d'échantillons, mais publie peu. Ses préoccupations scientifiques principales restant la phytosociologie et la physiologie azotée des lichens, il ne consent à rendre compte que des trouvailles qu'il considère comme les plus remarquables, parmi lesquelles certaines sont nouvelles pour la France (*Aspicilia leproscens*, *Caloplaca littorea*...). Au cours de cette période « armoricaine » qui durera jusqu'au milieu des années 1970, il ne limite évidemment pas son regard aux affleurements rocheux de l'intérieur. Dès 1963, au lendemain de sa thèse, il se tourne rapidement vers les littoraux rocheux de la Bretagne auxquels il consacra en 1966 une très importante publication de 74 pages sur l'archipel des Glénan, dans le Finistère. Il mène une étude comparable à celle des schistes rouges, plaçant là encore ses observations dans le contexte de la phytosociologie et le portant à nommer deux nouvelles associations. Le soin et la prudence avec lesquels il conduit ses déterminations l'amènent à correspondre avec plusieurs grands noms de la lichénologie internationale auxquels il confie parfois la vérification de ses identifications : Teuvo Ahti, Ove Almborn, Aino Henssen, Hannes Hertel, Peter James, Xavier Llimona, Hugo Magnusson, Józef Motyka, Josef Poelt, Carlos Tavares, Hans Ullrich... En 1970, à la demande d'Henry des Abbayes, il accompagne et guide l'excursion annuelle de la British Lichen Society en Bretagne, session qui aboutit à l'observation de 498 taxons.

En retraite depuis 1968, Henry des Abbayes décède au printemps 1974, après lui avoir légué son monumental herbier. Cette disparition ajoute à l'isolement de Jean-Claude dont le matériel et les thèmes de recherche sont étrangers aux préoccupations du laboratoire dont il dépend, et à une époque où les travaux à connotation naturaliste sont en perte de vitesse rapide dans le monde universitaire, quand ils n'y sont pas purement et simplement méprisés. Son herbier en témoigne : à partir de la fin des années 1960, ses prospections et récoltes s'espacent de plus en plus. Sa période

armoricaine se termine. En 1973, une dernière publication sur ce terrain relate sa découverte dans l'Orne, la Sarthe et les Deux-Sèvres de *Miriquidica deusta*, taxon qui n'avait pas été revu en France depuis sa mention à Fontainebleau par Nylander (1896). Il encadrera toutefois encore des mémoires sur les lichens de la région de Rennes pour Joël Esnault, dont il dirigera aussi la thèse sur les *Aspicilia* d'Algérie soutenue en 1985, et 1982 pour Dominique Delarue. Entre temps, il a trouvé un nouveau terrain où manifester son enthousiasme naturaliste et son talent, et exercer une activité scientifique moins solitaire.



Dans les îles australes

En 1975, il rejoint en effet les équipes de l'université de Rennes associées à la recherche scientifique dans les Terres australes et antarctiques françaises. Son nouveau terrain ? Les archipels de Kerguelen et des îles Crozet. Il s'y rend pour la première fois en février et mars 1975. Par la suite, il sera responsable de six campagnes hivernales d'étude de la flore et de la végétation de ces archipels et dirigera dix hivernages d'étudiants. En 1981, il sera coorganisateur d'un colloque sur les écosystèmes subantarctiques à la station biologique de Paimpont et coéditeur des actes de cette rencontre. Dans un premier temps, le programme de recherche embrasse

phanérogames, fougères, mousses et lichens : il s'agit d'inventorier l'ensemble de la flore et de comprendre la réponse de ces écosystèmes fragiles à de multiples introductions volontaires ou accidentelles. Retour aux lichens, donc, mais dans un environnement tout nouveau. Jean-Claude jouera là de malchance. Carroll W. Dodge vient juste de publier sa *Lichen Flora of the Antarctic Continent* (1973), seule source alors disponible pour les îles australes. Incontournable. Tout aussi incontournable, l'accès aux types puisqu'il soupçonne de nouvelles espèces dès ses premières collectes. Dodge, qui détient la plupart des types pour avoir décrit quantité d'espèces — la plupart, à la suite d'une sévère critique par Almborn dès 1974, seront invalidées ultérieurement, notamment par Castello et Nimis en 1995 — refuse de les communiquer, pas plus à Massé qu'à quiconque. Mission impossible ou presque, Jean-Claude renonce rapidement aux lichens. À dater de 1978, il n'étudiera et ne confiera à ses étudiants que des missions portant sur les bryophytes et les phanérogames. Au cours de cette période australe, de 1979 à 1988, il supervise l'édition de cinq timbres dédiés à la flore des îles antarctiques françaises dont celui représentant *Neuropogon taylorii* (aujourd'hui *Usnea taylorii*).



Carte postale et timbre représentant *Usnea taylorii*

Le moment est venu d'aborder ce qui, pour lui, fut un permanent refuge, un havre dans une carrière scientifique marquée par de trop récurrentes déceptions : l'enseignement. Car tous les témoignages concordent, ceux de ses anciens étudiants en premier lieu, les plus dénués d'arrière-pensées. Jean-Claude fut un

enseignant hors pair. À quoi attribuer pareille unanimité ? Sans parler de l'étendue de ses connaissances (il connaissait sur le bout des doigts l'ensemble de la flore, des algues aux phanérogames en passant par les lichens, les champignons et les mousses), en premier lieu à une gentillesse à toute épreuve. Vis-à-vis des étudiants, cela se manifestait par une bienveillance et un dévouement de tous les instants. Il se consacrait à sa tâche sans compter, dépassant souvent et largement les horaires de présence, en particulier lors des stages (il appréciait tout spécialement ceux de Paimpont). Et puis — cela ne se commande pas — sa passion naturaliste était évidente et son enthousiasme, à l'avenant, communicatif. Nombreux sont ceux qui avouent devoir leur vocation naturaliste ou la confirmation d'une passion antérieure à son contact, dans un contexte universitaire souvent très froid, sinon réfrigérant, à cet égard.

1999, le temps de la retraite. Jean-Claude quitte son milieu de travail, celui de la recherche en particulier, passablement désabusé. Ses ennuis de santé s'aggravent, se multiplient. Il tente de s'occuper l'esprit différemment. Son herbier dort dans sa maison de Cesson-Sévigné, près de celui d'Henry des Abbayes. Tout aurait pu concourir à un lent abandon de ses centres d'intérêt antérieurs. Mais on ne se refait pas. Comme d'autres, il est tombé dans la marmite naturaliste quand il était petit et il suffit de la visite d'un ami, d'un fidèle, pour que l'étincelle reprenne vie.



Excursion dans le cadre du laboratoire de pharmacognosie de Rennes

Ainsi en va-t-il pour sa collaboration avec Joël Boustie et le laboratoire de pharmacognosie de Rennes. Le jour de son pot de départ en retraite, le coup de fil chanceux du nouveau professeur de pharmacognosie et la rencontre qui s'ensuivit allaient changer bien des choses, à commencer par les orientations thématiques du laboratoire. C'est peu de dire que l'implication de Jean-Claude Massé auprès de l'équipe *Produits Naturels* de la faculté des sciences pharmaceutiques et biologiques de Rennes fut déterminante. Outre les sorties sur le terrain, l'aide précieuse à la détermination des lichens, la participation à des jurys de thèse d'exercice, c'est l'enthousiasme qu'il a suscité qui a permis à l'équipe de s'affirmer dans l'étude phytochimique des lichens. Dans cette ambiance d'enthousiasmes partagés et d'amitiés naissantes, l'idée de confier l'herbier des Abbayes à une institution sûre germe naturellement. Elle se concrétise en 2005 avec le transfert de la collection dans une pièce du laboratoire de chimie du professeur Philippe Uriac spécialement libérée dans cette intention. Son propre herbier ? Modeste comme toujours, il affecte de ne pas s'en soucier. Mais il suffira, en 2012, de la demande et de la visite de Damien Ertz, jeune lichénologue belge de renom intéressé par son travail et ses récoltes antarctiques pour qu'il se remette au classement de ses prélèvements des îles australes. Puis de ses échantillons armoricains. Une subite aggravation de son état de santé l'a surpris dans cette dernière activité, le 28 mai 2013. Son herbier a désormais à nouveau rejoint celui d'Henry des Abbayes. Inventorier ses récoltes est le moindre des hommages que l'on puisse rendre à ce lichénologue modeste, trop modeste. Nul doute que cet inventaire apportera des surprises comme, déjà, cet *Atla wheldonii* qu'il récolta dans le Morbihan en 1970 et qu'il fit confirmer par Peter James : une nouveauté pour la France. La récente session de l'AFL sur le terrain de thèse de Jean-Claude Massé, ces crêtes de schistes rouges qu'il aimait pour les avoir parcourues en tous sens voici un demi-siècle et où furent dispersées ses cendres, fut aussi une belle occasion d'honorer sa mémoire, un an après sa disparition.

(Rédaction : J.-Y. Monnat)

Publications ayant trait à la lichénologie

- Massé L., 1960.- Lichens nouveaux ou intéressants pour le Massif Armoricaïn. Bulletin de la société scientifique de Bretagne, 35 (3-4) : 259-266.
- Massé L., 1963.- Lichens nouveaux ou intéressants pour le Massif Armoricaïn. II. Bulletin de la société scientifique de Bretagne, 38 (1-2) : 49-60.
- Massé L., 1964.- Recherches phytosociologiques et écologiques sur les lichens des schistes rouges cambriens des environs de Rennes (I.-et-V.). Vegetatio - Acta botanica, 12 (3-4) : 103-222.
- Massé L., 1965.- Addition à la répartition géographique de *Cladonia nylanderii* A. X. P. Coutinho (Lichens). Revue bryologique et lichénologique, 33 (3-4) : 607-608.
- Massé L. 1966.- Étude comparée des teneurs en azote total des lichens et de leur substrat : les espèces « ornithocrophiles ». Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, Série D : 262 : 1721-1724.
- Massé L. 1966.- Étude comparée des teneurs en azote total des lichens et de leur substrat : les espèces à gonidies cyanophycées. Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, Série D, 263 : 781-784.
- Massé L. J. C. 1966.- Flore et végétation lichéniques des îles Glénan (Finistère). Revue bryologique et lichénologique, 34 (3-4) : 854-927.
- Massé L. J.-C., 1967.- Lichens nouveaux ou intéressants pour le Massif Armoricaïn. III. Bulletin de la société scientifique de Bretagne, 42 (1-2) : 155-158.
- Massé L. J. C., 1968.- Un aspect de la symbiose lichénique : la nutrition azotée des thalles. Bulletin de la société botanique de France : 195-196.
- Massé L., 1969.- Quelques aspects de l'uricolyse enzymatique chez les lichens. Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, Série D, 268 : 2896-2898.
- Massé L. J.-C., 1970.- Lichens nouveaux ou intéressants pour le Massif Armoricaïn. IV. Bulletin de la société scientifique de Bretagne, 45 : 209-213.
- Massé L. J.-C., 1972.- Un Lichen nouveau pour l'Ouest de la France : *Phylliscum demangeonii* (Moug. et Mont. in Mont.) Nyl. Bulletin de la société scientifique de Bretagne, 47 (1-2) : 39-41.
- Massé L. J. C., 1973.- *Lecidea denstata* A. Zahlbr., Lichen méconnu de la flore de France. Revue bryologique et lichénologique, 39 (1) : 175-180.
- Massé L. et Favennec F., 1974.- Écologie sommaire : utilités diverses et intérêts éventuels des lichens et bryophytes pour les médecins praticiens. Ouest Médical, 27, 18 : 1643-1646.
- Massé L., 1976.- Henry Robert Nicollon des Abbayes (1898-1974). Revue bryologique et lichénologique, 42 (2) : 739-746.
- Letrouit-Galinou M.-A. et Massé L., 1976.- Henry Nicollon des Abbayes. Lichenologist, 8 (2) : 183-188.
- Massé L., 1981.- *Pseudocyphellaria crocata* Vain. Lichen nouveau pour l'île de la Possession (Archipel Crozet, Terres australes et antarctiques françaises), écologie sommaire et intérêt biogéographique Colloque sur les écosystèmes subantarctiques, 1981, Paimpont, C.N.F.R.A., n°51 : 17-23.

